

LE PETIT PROVENÇAL

Journal Quotidien d'Union Nationale

N° 13.769 - TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE - DIMANCHE 18 OCTOBRE 1914

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

75, Rue de la Darse, 75 - Marseille

ANNONCES
Annonces Annonces, la ligne : 1 fr. - Réclames : 1.75. - Faits divers : 3 fr.
Après Chronique Locale, la ligne : 5 fr. - Chronique Locale : 10 fr.
Les insertions sont exclusivement locales
A Marseille : Chez M. G. Allard, 31, rue Pavillon, et dans nos bureaux
A Paris : A l'agence Havas, 8, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale

ABONNEMENTS
Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard 9 Mois 6 Mois Un An
et Basses-Alpes..... 5 fr. 9 fr. 17 fr.
Autres départements et l'Algérie..... 6 fr. 12 fr. 23 fr.
Etranger (Union postale)..... 9 fr. 17 fr. 30 fr.
Les abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois
Ils sont reçus à l'administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste

Chronique Parisienne

Le calme. — Le cinéma. — Les avions. Les pierres et les hommes. — L'industrie et l'argent. — Acheter chez nous. Plastrons et sacs. — Hors d'ici ! Le jugement de Gavroche.

Les services postaux, bien que laissant encore à désirer commencent à se régulariser ; il importe d'y insister ; il importe aussi de recommander à ceux qui écrivent, beaucoup de calme et de prudence. Sachons traiter ces temps de cruelle épreuve, sans faire du tort aux autres ni à nous-mêmes ; surveillons-nous et que nos discours soient réconfortants.

Nous sommes braves, pleins de courage, de vaillance même, quand l'action est courtoise ; c'est bien ; demeurons constants dans notre courage quand l'action est nécessairement longue, c'est plus difficile, mais c'est mieux.

Et, sachons que toute ville porte un lourd fardeau ; que les pays méridionaux trouvent dans le soleil, dans la douceur du climat, un réconfort qui manque à presque toutes les autres.

Paris, de toutes les villes non occupées par l'ennemi est l'une des plus éprouvées ; les habitants, en somme, sont comme enfermés puisque la plupart ne veulent à aucun prix s'éloigner.

Les vrais Parisiens de Paris sont chez eux, vaquant à leurs affaires autant que faire se peut.

On ne serait pas étonné de les voir sous l'aspect de gens fort grands, fort paisibles, extraordinairement rangés et travailleurs.

Peu leur importe que les cafés soient fermés à huit heures ; ils n'y pensent même plus. On va bien un peu au cinéma dans la journée quand on en a le loisir ; mais, c'est parce que le cinéma ressemble au journal, ne relatant, ne figurant que des faits de guerre.

On y voit d'ailleurs des avions : c'est moins tragique assurément que de les contempler dans leur œuvre abominable de destruction.

Les Allemands, bombardant Paris d'en haut, sans risques ou presque sans risques, puisqu'on ne les aperçoit qu'au moment où brusquement, ils quittent le ciel et s'élancent pour lancer avec plus de sûreté leurs projectiles, ont trouvé une formule ; ils disent : « C'est la guerre ! »

Or, détruire, pour le simple plaisir de détruire, sans profit pour personne, pour un bluff sinistre, ce n'est pas la guerre, c'est un jeu de brutes, un assassinat ignoble.

Les femmes de Paris ont dans l'âme une réelle fureur contre les Allemands dont les lettres trouvées sur les blessés dans les ambulances sont particulièrement ignobles et cruelles.

Beaucoup de ces horribles Gretchen patient de la tuerie de notre race, même dans les femmes et les enfants, mais que pas une Française n'envisage sans horreur le meurtre d'une petite créature sans défense. Soyons fiers de notre mentalité bien supérieure et conservons-la.

Un avion laisse tomber son projectile ; quelqu'un, il y a des morts. Une immense tristesse accompagne ce drame ; puis, la vie reprend son cours, on ne plus d'attendu ; c'est tout.

Dans la grande cité il n'y a eu qu'un cri pour féliciter les misérables qui ont essayé de détruire Notre-Dame de Paris ; culturels, indifférents, athés, ont éprouvé la même colère.

La basilique est une des merveilles du monde, l'œuvre la plus parfaite, la plus irréprochable que l'art ait jamais conçue et exécutée. Des siècles y ont travaillé, la dotant, chacun, de pierres travaillées avec une soignée maîtrise.

instamment à rester dans le centre où sont leurs usines et leurs magasins.

Tout cela s'arrangera ; la mobilisation, comme tous les autres services s'organise, s'amende, se libéralise ; nul doute que nous n'arrivions peu à peu à normaliser notre existence.

En attendant, on travaille ; comme nous le prévoyions, on s'est mis à confectionner les sacs de couchage et les plastrons de toile double contenant, à l'intérieur, du papier jaune d'emballage fortement enduit de vaseline ; c'est de quoi prévenir les coups de froid, d'humidité, les fluxions de poitrine et les pleurésies. Ce n'est pas difficile à préparer, ce n'est pas coûteux ; quand on n'a pas le moyen d'acheter un chandail, on a celui de préparer des plastrons. L'hiver sera long, dur, peut-être, humide certainement, car les cours d'eau grossissent ; ne pensons qu'à nos hommes ; nos conversations sont vaines qui ne portent pas sur ces soins fraternels que nous nous devons de multiplier sans arrêt.

Travaillons, travaillons !

Les vieux savants, eux, produisent des formules ; c'est toujours cela.

Mais, qui dira la détresse des Instituts ! tous les non mobilisables qu'ils abritent n'ont qu'une idée, chasser honteusement de leurs rangs tout ce qu'ils enforment de membres allemands.

C'est à qui balaira jusqu'aux coins les plus sombres pour y trouver un nom oublié, un nom tudesque.

Houste !... dehors !... Hors de la philosophie, de la science, du goût, de l'esprit comme de l'honneur, comme de l'honneur, comme de l'humanité. Eh ! allez donc !

Nous aurons ensuite à expurger nos livres, ces bons classiques, qui nous ont, en si jolis termes, prôné l'Allemagne et les Allemands. Un chapitre est à écrire partout pour remplacer cette extravagante logomachie !

Et le petit joujou français va renaitre ; revenez, bêtés aux têtes rondes, aux yeux délicieusement effarés ! Remplacez les ignobles bébés à faces carrées qui vous avaient suppliés sous prétexte de couler un sou ou un franc de moins !

Petits animaux de Rabier, revenez-nous bien vite ; et vous que nous aimons, vous, enfants du joli art français. Ces gens-là nous faisaient devenir boches avec leur prétendu art.

Et nos comédiens, n'ont-ils encore joué ou chanter devant Guillemine, sous prétexte que l'art n'a pas de patrie ? Ce serait le cas de dire, comme jadis Gavroche : — I n'a pas de patrie ?... Eh ben, c'est un saule !

UNE MARSEILLAISE

LE PATRIOTISME DES FEMMES
Pour que nos Soldats n'aient pas froid

Dans les écoles, dans les salons. — Comment il faut confectionner manchettes et plastrons. — 44.000 plastrons en 45 jours

Nous voilà aux portes de l'hiver. On ne peut penser sans angoisse à nos vaillants soldats qui combattent là-haut dans les régions où le froid fait déjà sentir ses morsures, à nos vaillants soldats qui passent des heures à braver les intempéries dans les tranchées, balayées par la pluie et les rafales glacées.

L'hiver « tueur de pauvre gens » est plus terrible, dit-on, que les années de guerre ; c'est que le temps d'hiver si nous voulons épargner à ceux qui dépendent de lui, la France une souffrance de plus.

débarquement à Marseille. Chacun homme se trouve ainsi pourvu d'un sac de manchettes tricotées. De grandes quantités sont également expédiées sur le front.

— Rien de plus simple à confectionner. Dans une bande d'étoffe de 80 centimètres de long sur 35 centimètres de large on taille à la partie supérieure une échancrure carrée de 10 centimètres de côté et l'on ouvre tout droit à la base du cou une patte carrée. Pas de couture sur l'épaule ni de boutons. Les boutons doivent être posés à la partie inférieure de la patte, de façon à ne pas gêner le mouvement de la bretelle du fusil.

Pour les personnes à qui ces explications ne suffiraient pas, Mme Simon donnera gratuitement un patron en papier qu'il suffira d'aller chercher chez elle, rue Paradis, 125.

Ces plastrons peuvent être confectionnés avec toutes sortes d'étoffes, pourvu qu'elle soit chaude et s'entende à la confection des manchettes et des plastrons, car c'est de cela surtout que nos soldats ont besoin.

Ainsi, grâce au travail de toutes les femmes de chez nous, secondant la tâche officielle dans la plus large mesure, nous pouvons être assurés que tous les pionniers de France seront défendus contre le Froid, cet ennemi aussi redoutable que l'autre.

ANDRÉ NEGIS

Eux et Nous
Vous avez lu hier la nouvelle : à Munich, un négociant a été condamné à six semaines d'emprisonnement pour avoir fait preuve d'une « bienveillance inconvénante » à l'égard de prisonniers français.

Munich, si nos souvenirs sont exacts, est cette délicieuse ville où, ainsi qu'un journal allemand nous l'avait appris, on avait eu l'idée tout à fait ingénieuse — et lucrative — de parquer dans une prison certains prisonniers français que le public était admis, moyennant rétribution, à venir voir. On traversait les haies de clôture comme on va voir les bêtes au jardin zoologique. Comment en une pareille ville un homme s'est-il trouvé qui n'ait pas cru devoir fermer son cœur à tout sentiment humain ? Comment, en un tel milieu, quelqu'un a-t-il eu l'incroyable audace de se laisser aller à témoigner quelque bienveillance envers des prisonniers ?

C'est ce qu'il est assez malaisé de comprendre. Peut-être cet homme n'est-il pas Allemand. On peut dire en tout cas qu'il n'a pas l'âme allemande.

Or, ne pas avoir l'âme allemande, c'est-à-dire ne pas être dominé par d'immondes instincts qui ravalent l'homme au-dessous de la bête, constitue un crime en Allemagne ; il est logique, sinon équitable qu'on le punisse de prison.

Et pendant ce temps, que fait-on en France ?

En France, on semble toujours craindre que ces pauvres prisonniers allemands ne soient pas assez bien traités. Notre esprit chevaleresque et une noble générosité d'âme qui même dans les pires moments ne parvient pas à se démentir parce qu'elle est le fond même du tempérament français se manifestent à l'égard d'officiers et de soldats qui sont des ennemis sans doute, et les plus sauvages des ennemis, mais des ennemis désarmés. Nous avons beau faire ; nous ne pouvons pas nous laisser aller à la violence des représailles.

N'exagérons point pourtant et prenons garde de ne pas être trop ridiculement dupes.

On pourrait dire des Allemands d'aujourd'hui ce que l'on disait des vilains de jadis : « Oignes vilain il vous poignedra ; poignes vilain, il vous oindra. » Si les Allemands, qui estiment que la bienveillance envers les prisonniers est une inconvenance, s'aperçoivent que nous répondons à leurs mauvais traitements par des procédés d'une courtoisie excessive, peut-être seront-ils tentés de pousser plus loin encore leur mufferie. Nous nous nous montrerons humains envers leurs prisonniers et plus ils se plaindront à prodiguer aux nôtres les humiliations et les brutalités.

Il serait peut-être temps pour nous de changer de méthode...
CAMILLE FERDY.

Ils manquent de main-d'œuvre en Allemagne
Milan, 17 Octobre.

Les Allemands ayant envoyé au front tous les hommes en état de porter les armes manquent aujourd'hui d'ouvriers pour assurer l'activité industrielle du pays. Ils recherchent partout des bras — de la main-d'œuvre.

LA GRANDE BATAILLE

L'action des troupes alliées sur la rive droite de la Lys

Nous gagnons du terrain sur le reste du front

Paris, 17 Octobre.

Les demandes de laissez-passer pour automobiles doivent indiquer : le numéro de la voiture, le nom du conducteur et des personnes transportées, le motif du déplacement. Ces demandes doivent être visées par la Préfecture de police.

Communiqué officiel
Bordeaux, 17 Octobre.

Le gouvernement fait, à 15 heures, le communiqué officiel suivant :
En Belgique : Les troupes allemandes occupent la Belgique occidentale n'ont pas dépassé la ligne d'Ostende, Thourout, Roulers, Menin.

Calmé relatif sur la majeure partie du front.
A notre aile gauche : Pas de modification dans la région d'Ypres. Sur la rive droite de la Lys, les troupes alliées ont occupé Fleurbaix, ainsi que les abords immédiats d'Armentières.

Dans la région d'Arras et dans celle de Saint-Mihiel, nous avons continué à gagner quelque terrain.

En Russie : Aucun changement notable sur le front de la Prusse orientale. Sur le cours moyen de la Vistule, les armées austro-allemandes ont été réduites à la défensive sur tout le front.

Au sud de Przemysl, les combats continuent. Les Russes ont fait cinq cents prisonniers.

Communiqué de l'état-major russe
Pétrograde, 17 Octobre.

Un communiqué officiel de l'état-major annonce que de petits engagements ont eu lieu sur le front de la Prusse Orientale, sur la Vistule et en Galicie. L'armée austro-allemande a passé, le 15, à l'offensive sur tout le front.

Au sud de Przemysl, nous avons pris aux Autrichiens trois compagnies et six officiers.

Le bombardement de Reims
Les Allemands voulaient anéantir la cathédrale

Paris, 17 Octobre.

Un de nos confrères cite la conclusion du rapport dressé par M. Whitney Warren, l'éminent architecte américain, qui a été distribué à l'Institut sur l'état de la cathédrale de Reims après son bombardement par les Allemands. M. Warren dit :

D'autre part, des automobiles viennent chaque jour sur la frontière italienne transporter des munitions pour les canons.

On croit que l'Autriche prépare une ligne d'attaque ou de défense dans le Trentin. L'opinion publique italienne est vivement alarmée par ces agissements.

L'armée anglaise
Les troupes indiennes au feu

Londres, 17 Octobre.

Le correspondant du Times, en France, 16 Octobre, à la date du 15 octobre :

Nos troupes indiennes qui se sont habituées avec une facilité surprenante au climat et à d'autres particularités occidentales, sont enfin entrées en contact avec les Allemands.

Les pertes britanniques dans les récents combats, ont été relativement faibles et hors de toute proportion avec celles infligées aux Allemands dans les régions dévastées du Nord où la cavalerie a eu libre champ pour manœuvrer.

Les troupes britanniques ont fait preuve d'une supériorité marquée sur l'ennemi. Malgré l'occupation de Lille par les Allemands, une série d'actions importantes autour de cette ville, s'est terminée en faveur des alliés.

L'Action Russe
Une allocution du tsar aux élèves de l'école militaire

Londres, 17 Octobre.

Une dépêche de Pétersbourg du 15 octobre au Times dit :

Hier, le tsar, dans une allocution adressée aux élèves des écoles militaires nouvellement promus officiers, a prononcé les paroles émouvantes et affectueuses suivantes :

« Rappelez-vous ce que je vous dis. Je ne doute ni de votre valeur, ni de votre bravoure ; mais je vous demande votre vie. Je suis sûr que lorsque cela sera nécessaire, chacun de vous fera volontiers le sacrifice de sa vie.

« Mais vous ne devez vous résoudre à ce sacrifice que dans le cas d'absolue nécessité ; autrement, je vous prie d'avoir soin de vous. Je vous bénis tous, mes chers enfants, futurs officiers de ma glorieuse armée. Je vous félicite de votre promotion ».

Des acclamations enthousiastes saluèrent cette allocution. Au moment du départ de l'empereur, des décorations furent distribuées aux nouveaux officiers qui offrirent ensuite des icônes destinées à l'impératrice.

Les Russes sont prêts pour une campagne d'hiver
Rome, 17 Octobre.

Des rapports reçus à Vienne des quartiers généraux de l'armée allemande de l'Est à la frontière russe, signalent que les soldats endurent de grandes privations et souffrent du froid et du temps pluvieux par suite du manque de vêtements chauds.

Par contre, disent les rapports, les prisonniers russes sont très bien pourvus de vêtements d'hiver, de bonnets de fourrure, eux couvrant la tête et le cou. Les régiments russes paraissent parfaitement équipés et munis de tout ce que réclame une campagne d'hiver et d'hiver, vêtements et objets divers ; ils présentent un contraste marqué avec les Allemands et les Autrichiens, qui ont encore besoin d'être prévenus contre le froid, notamment en Galicie, où la température hivernale est déjà venue.

Les compétences militaires autrichiennes commencent à admettre que les difficultés de la campagne russe ne doivent pas être traitées avec légèreté.

Le correspondant de guerre de la Reichspost, organe militaire, dit que les Russes révèlent une merveilleuse puissance de régénération, une admirable rapidité de rétablissement après la défaite.

Les blessés allemands et autrichiens se battent
Pétrograde, 17 Octobre.

Tandis que l'on évacuait des blessés ennemis sur Pétrograde, on a dû séparer les Autrichiens et les Allemands qui se battaient constamment et s'accusaient réciproquement d'être la cause de la guerre et de la défaite.

Sur le front allemand
Les opérations sur la Vistule

Pétrograde, 17 Octobre.

Les habitants de Varsovie accueillent avec enthousiasme les nombreuses troupes russes qui traversent la ville se rendant sur la rive gauche de la Vistule. Dans la région de Tchenstokhoff, Pétroffok, Kielce et Mielochoff, la population polonaise est exaspérée par les excès commis par les Allemands.

Toutes les routes qui vont de la frontière à la Vistule, ayant été ravagées par les pluies, sont encombrées de chariots automobiles ennemis embourbés. Les chemins sont couverts de cadavres de chevaux.

Pour combler les lacunes de leur cavalerie, les Allemands ont réquisitionné tous les chevaux, même les plus faibles.

Sur le front autrichien
Les combats autour de Przemysl

Pétrograde, 17 Octobre.

Des Autrichiens fait prisonniers au cours des combats qui se sont déroulés au sud de Przemysl, produisant une triste impression ; ils sont affaiblis et attendent avec impatience la fin de la guerre.

Dans beaucoup de corps autrichiens, les pertes de l'artillerie sont irréparables et leurs chevaux sont hors de service.

La lâcheté du clergé hongrois
Venise, 17 Octobre.

On mande de Budapest qu'à la première approche des Russes en Hongrie, de nombreux membres du clergé, parmi les

quels des évènements, ont abandonné les districts menacés et se sont réfugiés à Budapest.

Le prince primate de Hongrie, M. Johann Csernoch, vient à ce sujet d'adresser au clergé une lettre-circulaire intéressant à tous les membres, en quelque circonstance que ce soit, de quitter leurs postes.

Des nouvelles de Vienne disent que la police a publié une ordonnance visant tous les sujets des Etats hostiles résidant dans la capitale, lesquels sont obligés de se présenter à la police dans le délai de trois jours, faute de quoi ils s'exposent à être traités suivant la rigueur des lois.

En Belgique

La reine au quartier général

Paris, 17 Octobre.

Les journaux ont annoncé que la reine des Belges s'était réfugiée en Angleterre avec ses enfants, M. Hulsmans, ministre d'Etat, a déclaré que la reine n'avait pas voulu s'opposer à son vaillant époux ; elle est actuellement au quartier général.

Les Belges à la frontière hollandaise

Londres, 17 Octobre.

Le correspondant de l'« Evening News » à Rotterdam annonce que le détachement belge qui, après la chute d'Anvers, remonta vers la Hollande, ne passa pas la frontière. Il échappa à la poursuite des Allemands et, fortement retranché près de la frontière, protégé par un encépêtrement de fils barbelés, il se prépare à une énergique résistance. Il se retirera en Hollande qu'à la dernière extrémité.

Le roi Albert et le kaiser

Milan, 17 Octobre.

La *Gazzetta del Popolo* reçoit de Paris : On aurait aujourd'hui connaissance de deux télégrammes échangés entre Guillaume II et le roi Albert, au moment où les Allemands s'apprêtaient à violer la neutralité belge.

Voici le télégramme du kaiser : « Si tu opposes au passage de mes troupes, je te considérerai comme mon ennemi personnel et dévasterais ton pays. »

GUILLAUME.

Le roi des Belges a répondu : « Je déplore qu'il ne soit pas permis au roi de porter le just. Mon premier coup serait pour toi. »

ALBERT.

Le bourgmestre de Bruxelles à Leipzig

Amsterdam, 17 Octobre.

On annonce que M. Max, le bourgmestre de Bruxelles, a été transféré à Leipzig.

L'instruction des Belges dans les camps anglais

Londres, 17 Octobre.

Le *Daily Graphic* demande, dans un article de fond, comment il se fait que certains hommes, parmi les réfugiés belges arrivés en Angleterre, se trouvent pas dans les rangs belges. C'est, dit-il, parce qu'il n'y a pas longtemps que la Belgique, en tant que pays neutre, a essayé d'organiser une armée. Le journal propose la formation, en Angleterre, d'un camp où les volontaires belges pourraient être instruits, soit par leurs propres officiers, afin qu'ils soient prêts à entrer en campagne au printemps.

Le peuple belge en exil

Paris, 17 Octobre.

Le *Journal d'Ostende* dit, au sujet du peuple belge en exil : Quelle amertume pour un roi généreux et brave, de voir son pays incendié, ruiné, enfin abandonné par ses habitants ! Il a été juré de ne céder que devant la force. Mais le monde entier s'incline devant la justice ; mais le monde entier s'incline aussi bien devant le jeune souverain qui vient de donner à l'humanité le plus bel exemple de loyauté qu'ait enregistré l'histoire.

Pas un seul instant il n'a quitté ses troupes. On le rencontre constamment aux avant-postes, et si l'armée belge se trouve en arrière, c'est qu'il a voulu, en Belgique, on peut être certain, ne traverser la frontière qu'après le dernier de ses soldats.

En attendant, l'exode lamentable des populations continue. Le spectacle déolant qu'offrirait hier Ostende était cependant loin d'être aussi tragique que celui qu'on pouvait contempler sur les routes longeant le littoral de l'Atlantique.

Depuis deux jours, ce tragique et pitoyable exode continue le long des routes encombrées par des convois de la Croix Rouge ; tous, malades, blessés, vieillards, enfants dans les environs, ont été, en effet, évacués. Ce fut un transfert pénible, parfois douloureux ; tous les moyens de locomotion furent utilisés et, hier après midi, à la hauteur de la gare de la Croix Rouge, on vit un train belge se diriger vers l'Angleterre les autres sur la France.

Le reine Elisabeth partit alors, mais pour se écarter, pour l'Angleterre, les Allemands n'oublièrent pas son geste de dévouement.

Les marchands d'Anvers refusent de réintégrer la ville

Rotterdam, 17 Octobre.

Des négociations sont engagées entre le gouvernement allemand et hollandais pour le retour des réfugiés d'Anvers dans leur ville déserte. Les Allemands déclarent que les citoyens influents représentent leurs occupations, mais ces derniers répugnent à jouer le rôle de mouche pour l'araignée allemande.

Les marchands d'Anvers disent que s'ils retournent chez eux, et que des soldats allemands soient tirés dans une querelle, bien des vies de nos compatriotes seraient en jeu. Ils déclarent ne pas pouvoir se fier aux promesses allemandes. Les fugitifs pauvres disent qu'ils préfèrent mourir de privations que de vivre dans la misère.

Toutefois, une assemblée de réfugiés à Rotterdam a décidé d'envoyer à Anvers quatre délégués avec mission de faire un rapport sur la possibilité de vivre paisiblement, avant de décider s'il y a lieu d'accepter les propositions de retour faites par les Allemands.

Les réfugiés d'Anvers en Hollande

Londres, 17 Octobre.

Le *Daily Mail* fait le récit suivant de l'arrivée sur le territoire hollandais, des réfugiés d'Anvers :

J'ai rejoint Rotterdam en compagnie de deux journalistes hollandais. Dans la nuit ont passé sur cette route, des réfugiés belges. Nous nous sommes arrêtés à la frontière hollandaise, et nous sommes allés à la messe.

Le but de notre expédition était de voir quelle était la situation sur la frontière belge. Nous nous sommes arrêtés à la frontière hollandaise, et nous sommes allés à la messe.

Durant le parcours nous contemplions le triste défilé de tous les véhicules employés par les réfugiés belges dans leur fuite.

La route était encombrée de bestiaux ; bœufs et vaches de race belge, si différents d'aspect des bœufs hollandais blancs et noirs. Deux cent mille têtes de bétail sont certainement entrées en Hollande. On en portait également une réserve de lait pour les malheureux sans toit.

Au milieu de ce troupeau nous vîmes de grandes charrettes de paysans contenant des quantités d'enfants comme on n'en voit pas autant à la rentrée d'une école anglaise.

Le recensement de leur marche, ce profond silence qui ne leur est pas habituel, traduit évidemment le caractère tragique de leur situation.

Beaucoup de voitures étaient traînées par des ânes, d'autres par des chèvres. Certaines, pêle-mêle, à la hâte, étaient juchées toutes sortes d'ustensiles ; nous vîmes des poules, des petits chiens et des oiseaux voltigeant çà et là.

Le peuple hollandais fut très sensible à leur malheur et prodigua aux réfugiés tous les secours possibles, ceux surtout dont les paysans belges semblaient si fort le besoin.

En Angleterre

Collégiens belges recueillis à Eton

Londres, 17 Octobre.

On se propose de recueillir au collège d'Eton (le plus célèbre des grands collèges anglais), un certain nombre de collégiens belges. Quelques-uns sont déjà arrivés et d'autres sont attendus. Ils seront logés avec leurs professeurs dans la ville d'Eton et ses environs, et on espère pouvoir leur faire continuer tant bien que mal leurs études.

Des habitants d'Eton prennent à leurs frais le logement et la nourriture des réfugiés, et une souscription a été organisée pour leur fournir des vêtements, des livres, etc.

En Allemagne

La crise financière

Paris, 17 Octobre.

Les billets de la Banque de l'Empire ont subi, sur les marchés européens, une dépréciation qui est allée, un moment, jusqu'à 25 et 30 %. C'est qu'on a le sentiment que les ressources financières de l'Allemagne ne sont pas de celles qui sont facilement mobilisables, et que leur nature est telle — valeurs industrielles et autres — que la terrible crise qui sévit dans l'Allemagne, par sa dépréciation qui ne sera, pour une grande part, jamais comblée.

Les Panfaronnades du Kaiser

Il voudrait voir une rencontre entre les Anglais et les Bavaurois

Amsterdam, 17 Octobre.

D'après le « Lokal Anzeiger », le kaiser a félicité récemment le commandant d'un corps d'armée bavarois pour le courage de ses troupes. Il a déclaré : « Je voudrais que les Anglais et les Bavaurois se rencontrent seulement une fois. »

Les procédés allemands

Crimes de uhlands

Londres, 17 Octobre.

Le correspondant du *Times* télégraphie de Calais au sujet de la récitation des révolutions exploités d'une bande de uhlands à Hazebrouck :

L'autre soir, une bande de cavaliers allemands — ils étaient une cinquantaine environ, je crois — abordait un train en gare de la petite station de Bonne. Le mécanicien et les conducteurs du train furent enlevés, sous la menace des baïonnettes et des fusils, et les conduire avec les autres passagers à destination du train. Ils étaient fatigués — disaient les Allemands — et un train français était justement l'instrument du repos dont ils avaient besoin.

A peine le train s'arrêta-t-il dans la gare de Hazebrouck que les uhlands — car les dits cyclistes n'étaient autres que les fameux marauders prussiens — sautant sur le personnel, commencèrent d'abord par embrocher avec leurs baïonnettes deux innocents porteurs de gaz qui, seuls, se trouvaient sur leur chemin ; ceci fait, ils se dirigèrent en bande au buffet que personne ne surveillait plus — les chefs et le personnel ayant eu soin de disparaître à temps. Pendant que la raffale prussienne pillait le buffet à sa guise, le mécanicien, justement alarmé par la sécurité de ses passagers, ne tarda pas à déserter le train et à aller chercher refuge dans un endroit sûr.

Un d'un eux, assis dans un coin une pauvre mère, assise avec son bébé qui dormait sur ses genoux, près de sa baïonnette, cher petit être, traversant en même temps le haut de la cuisse de la mère, sans qu'aucun de ses camarades ait intervenu !

Informé de ce qui se passait, le mécanicien fut laissé au bord du chemin. Quant aux bandits ignobles, ils quittèrent la gare, disparaissant à travers champs.

Ces uhlands furent, cependant, rejoints avant l'aube par un détachement français, qui en tua un bon nombre, faisant quinze prisonniers et s'emparant de toutes les bicyclettes.

La Guerre sur mer

La perte du croiseur anglais "Hawke"

Aberdeen, 17 Octobre.

Le croiseur anglais *Hawke* fut englouti en cinq minutes. Le périscope du sous-marin allemand torpilleur disparut aussitôt après l'explosion qu'il avait provoquée. Ce matin un châtiment à ramené à Aberdeen, quarante-huit survivants du *Hawke*. Ils avaient été recueillis par un vapeur norvégien alors qu'ils occupaient une chaloupe dangereusement surchargée et autour de laquelle se maintenaient sur l'eau, au moyen de radeaux ou de ceintures de sauvetage, d'autres marins qui n'avaient pu y trouver place. Le vapeur norvégien les avait transbordés hier soir sur le châtiment.

L'équipage du *Hawke* était de 400 hommes.

Un démenti anglais

Paris, 17 Octobre.

L'ambassade d'Angleterre reçoit de sir Ed. Grey un télégramme disant qu'il n'y a rien de vrai dans les bruits qui ont couru suivant lesquels des navires de la marine britannique auraient été coulés ou auraient subi un désastre, en dehors de ceux pour lesquels ont été faites des communications officielles.

Pour répondre à l'Allemagne, la Russie pose des mines

Pétrograde, 17 Octobre.

Etant donné la présence de sous-marins allemands à l'entrée du golfe de Finlande et la pose, par l'ennemi, près des côtes de Russie, de barrages constitués par des torpilles et des mines, le gouvernement impérial porte à la connaissance générale que les autorités navales se trouvent à leur tour dans l'obligation de recourir largement à des mesures analogues. Par conséquent, doivent être considérées comme dangereuses la navigation la zone septentrionale allant du parallèle 58° 50' de latitude Nord et la zone à l'Est du Méridien 21°, longitude Est de Greenwich, ainsi que l'entrée du golfe de Riga et les eaux littorales de l'archipel d'Aland.

Afin que les neutres ne courent aucun risque de guerre, l'entrée et la sortie des golfs de Finlande et de Riga sont considérées fermées à partir du moment de la publication du présent avis à Paris.

La Guerre aérienne

Un dirigeable allemand pris par les Anglais

Londres, 17 Octobre.

Le correspondant du *Times* à Hartwich télégraphie, en date du 16 octobre :

Le capitaine Lawrence, commandant le vapeur « Colchester », arrivé au quai de Parkerstone cet après-midi, dit avoir rencontré dans la mer du Nord deux torpilleurs britanniques qui venaient de capturer un dirigeable.

Il est impossible de savoir si le dirigeable avait été précipité dans les flots par le mauvais temps ou par la canonnière dirigée contre lui. Mais ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il était en possession des marins anglais.

Les agissements de la Turquie

Les déplacements de "Breslan" et du "Geben"

Paris, 17 Octobre.

Le *Temps* dit, ce soir, à propos des déplacements du *Breslan* et du *Geben* dans la mer Noire :

Les déplacements qui donnent aux velléités turques l'apparence de la jonction, concordent avec des concentrations de troupes en Syrie et sur le littoral de la mer de Marmara, ainsi qu'avec des allées et venues incessantes d'officiers allemands. La Turquie continue ainsi à entretenir, en Orient, une agitation de plus en plus fâcheuse. On n'ignore pas que les moyens matériels lui font défaut pour se lancer dans quelque entreprise de succès dans une aventure, mais on sait aussi qu'elle n'en caresses pas moins l'espoir de tenter un coup de main contre le canal de Suez, l'Egypte, les îles de l'Égée ou ailleurs, dans la direction que lui indiquent l'Allemagne, pour semer le trouble en Orient.

Aussi longtemps que les gouvernements actuels restent les maîtres de Constantinople et de la Turquie, on ne peut pas s'attendre à ce que l'Empire ottoman subisse les fâcheuses conséquences de son attitude, il ne pourra pas exécuter de hauts faits, car ce ne sont pas les avertissements qui lui auront manqué.

Le gouvernement supporte tous les frais de cet établissement

En France

Au Conseil des Ministres

Les beaux gestes à l'« Officiel »

Les allocations aux soutiens de famille. — Un office des produits chimiques.

Bordeaux, 17 Octobre.

Le Conseil des ministres s'est réuni ce matin sous la présidence de M. Poincaré. Le gouvernement a décidé de porter à la connaissance du pays, par la voie du *Journal Officiel*, la belle conduite des fonctionnaires civils qui se sont distingués pendant les hostilités.

M. Malvy, ministre de l'Intérieur, a fait connaître au Conseil les instructions qu'il venait de donner aux ministres des Finances et de la Guerre, aux préfets et aux Commissions cantonales chargés d'attribuer les allocations aux soutiens de famille. Les préfets doivent s'efforcer à la fois de supprimer les abus et de réparer les injustices. Pour cela, ils doivent poursuivre la révision de toutes les demandes qu'ils estiment avoir été injustement accueillies ou rejetées. Les Commissions cantonales ne doivent pas perdre de vue le principe suivant, que les instructions ministérielles mettent en relief : « Il ne faut pas qu'un seul des vaillants soldats de France, qui versent chaque jour leur sang pour la patrie, puisse avoir un instant cette pensée que la famille laissée au foyer natal est peut-être privée de ce qui lui est si cher en vie. Nous devons nous efforcer de libérer leur esprit d'un pareil souci. »

M. Viviani, ministre de l'Intérieur, a fait connaître au Conseil les instructions qu'il venait de donner aux ministres des Finances et de la Guerre, aux préfets et aux Commissions cantonales chargés d'attribuer les allocations aux soutiens de famille. Les préfets doivent s'efforcer à la fois de supprimer les abus et de réparer les injustices. Pour cela, ils doivent poursuivre la révision de toutes les demandes qu'ils estiment avoir été injustement accueillies ou rejetées. Les Commissions cantonales ne doivent pas perdre de vue le principe suivant, que les instructions ministérielles mettent en relief : « Il ne faut pas qu'un seul des vaillants soldats de France, qui versent chaque jour leur sang pour la patrie, puisse avoir un instant cette pensée que la famille laissée au foyer natal est peut-être privée de ce qui lui est si cher en vie. Nous devons nous efforcer de libérer leur esprit d'un pareil souci. »

M. Viviani, ministre de l'Intérieur, a fait connaître au Conseil les instructions qu'il venait de donner aux ministres des Finances et de la Guerre, aux préfets et aux Commissions cantonales chargés d'attribuer les allocations aux soutiens de famille. Les préfets doivent s'efforcer à la fois de supprimer les abus et de réparer les injustices. Pour cela, ils doivent poursuivre la révision de toutes les demandes qu'ils estiment avoir été injustement accueillies ou rejetées. Les Commissions cantonales ne doivent pas perdre de vue le principe suivant, que les instructions ministérielles mettent en relief : « Il ne faut pas qu'un seul des vaillants soldats de France, qui versent chaque jour leur sang pour la patrie, puisse avoir un instant cette pensée que la famille laissée au foyer natal est peut-être privée de ce qui lui est si cher en vie. Nous devons nous efforcer de libérer leur esprit d'un pareil souci. »

Le départ des Allemands expulsés

Paris, 17 Octobre.

Le départ des austro-allemands expulsés de Paris après révision de leur permis de séjour a continué ce matin. Un tiers de ces indésirables a manqué à l'appel au moment du départ des trains. Les noms et leurs adresses étant connus, il a été aussitôt procédé à leur arrestation et ils ont été écroués au Dépôt. Ils seront expédiés ce soir par d'autres trains spéciaux.

La réunion des Chambres

Les élections sénatoriales de Janvier retardées

Paris, 17 Octobre.

D'après le correspondant du *Figaro* à Bordeaux, il paraît certain qu'une réunion de la Chambre avant la fin de l'année courante sera nécessaire. Il ajoute que le nombre de séances sera limité. Quant à la session de janvier, elle s'ouvrirait à la date constitutionnelle, mais pour quelques jours seulement. La Chambre et le Sénat éliraient leur bureau et se sépareraient le 15 octobre.

Il est question de proroger la date des élections du tiers du Sénat renouvelable en janvier.

LA FIN HEROIQUE D'UN COLONEL

Il meurt debout devant son Régiment

Paris, 17 Octobre.

Un de nos confrères du soir raconte ainsi la mort d'un colonel :

A 500 mètres de la ligne ennemie, le colonel d'infanterie ouvre un pli qui contient un officier vient de lui remettre. Il s'était avancé seul pour mieux voir les abords de la position que le régiment allait enlever. Ses officiers, penchés sur la carte, sont à trente pas en arrière. Le sous-officier attend, immobile, à la distance réglementaire.

Soudain, d'une lointaine batterie allemande, arrive un obus qui, dans un roulement de tonnerre, atteint le colonel. Il est blessé à la tête. Le sous-officier qui apporte le pli, et un officier, le saisissent par les bras et le soutiennent. La blessure est grave. Un éclat de plomb a frappé la cuisse, déchaîné les chairs, rompu les muscles ; la balle s'est remplie de sang.

Un frisson d'émoi est passé sur le front du régiment, aligné à cent mètres de là, sur une pente gazonnée. Le colonel était le chef pour ses hommes, ils l'adoraient. L'anxiété étreint le cœur des officiers, qui s'emparent autour du vaillant soldat. Tout à coup, les officiers se précipitent sur le colonel et disent : « Messieurs, je vous en prie, éloignez-vous ; non, pas ici... ne me soutenez pas ; non, pas devant mon régiment ! Chacun a compris et chacun obéit. »

Autour du blessé, le cercle respectueux s'élargit et le colonel, malgré la souffrance, faisant un effort surhumain pour se tenir droit sur sa jambe brisée, marche lentement vers son régiment. Il achève de lire l'ordre qui vient de lui être transmis. La batterie allemande tire toujours. Un nouvel obus gronde, éclate à trente pas du groupe... et un éclat de mitraille emporte la tête du colonel.

Le colonel est mort. Il est mort debout devant son régiment.

L'Armée Britannique

UNE VISITE AU CAMP

Londres, 17 Octobre.

Le *Standard* apprend de Lucerne, le 12 octobre, que le *Journal Officiel* a paru dans un journal de l'Allemagne du Sud :

« J'ai visité, la semaine dernière, le camp de nos prisonniers, près de Cologne. Il y a des milliers de pionniers français, de turcos, de zouaves, d'Anglais et d'Écossais, toute une ménagerie ? Nos soldats ont affiché cet écriteau à l'entrée : « Terrain de revue ouvert toute l'année, hiver comme été. Situation magnifique au milieu des bois. Diners et soupers en plein air, sans distinction de rangs. Entièrement internationale. Très recommandé aux soldats étrangers. »

« Brillant succès de l'entreprise pour la première saison. Près de 3.000 invités portant tous leur costume national. »

Artillerie anglaise en marche

Photo Rol-37741

Les sous-officiers, vétérans de carrière avec deux ou vingt années de service, ont un « métier » admirable. La badine à la main ainsi que les officiers, ils vérifient sans cesse les alignements, indiquent certains ordres qui leur ont été transmis au sifflet.

Tous les mouvements sont exécutés avec une rapidité qui témoigne hautement de la façon simple dont ils sont donnés.

Ils pratiquent très savamment notre formation par quatre.

Il faut que l'officier d'état-major qui m'accompagne m'affirme que ces troupes sont des volontaires dont les réserves sont indé-

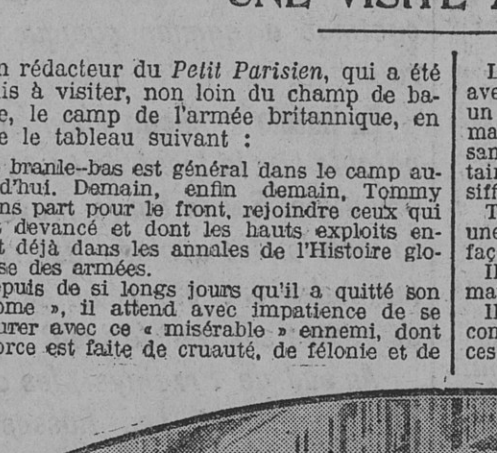


Photo Rol-37741

gènes qui, après ajustement, seraient incorporés en même temps qu'un des contingents suivants n'aurait pas droit à cette prime.

Un arrêté aux termes duquel les jeunes gens reçus à la fois à l'École Polytechnique et à l'École normale supérieure, second tour de concours, à la suite des épreuves de concours ouvert en 1914, conserveront le droit d'opter entre ces deux écoles jusqu'à la fin du mois qui suivra la cessation des hostilités. Pour ceux des candidats à l'École Polytechnique qui n'ont pas encore terminé les épreuves de concours d'admission à cette école, le délai d'option sera prorogé jusqu'à l'expiration du mois qui suivra l'achèvement de ce concours.

Des décrets nommant les lieutenants-colonels d'infanterie Emery, hors cadre, sous-chef d'état-major du XVI^e corps d'armée ; Bousquier, hors cadre, chef d'état-major du III^e corps d'armée ; et les capitaines d'état-major de XX^e corps ; les capitaines d'infanterie de Witkowski, chef d'état-major de la 3^e division d'infanterie ; Spitz, chef d'état-major de la 2^e division d'infanterie ; le chef d'escadron Donop, chef d'état-major de la 31^e division d'infanterie.

Le fanion des volontaires tchèques

Paris, 17 Octobre.

Le Comité parisien de la colonie et des volontaires tchèques signale, par un drapeau, sur le champ de manœuvre du camp de Saint-Léon à Bayonne, les volontaires tchèques du 1^{er} régiment de la légion étrangère ont reçu des mains de M. Garat, député maire de Bayonne, un fanion brodé à leur intention aux couleurs de leur pays. Dans l'allocution qu'il a prononcée à cette occasion, M. Garat a remercié les volontaires de leur dévouement à la France, et leur a dit, en leurs cours, au côté fidèle de leur patrie, les deux sentiments se fortifiant et s'exaltant l'un l'autre.

Après avoir reçu le fanion, un sous-officier s'adressant à ses compatriotes leur fit répéter dans leur langue la formule de serment des volontaires tchèques. Les volontaires tchèques ont répondu par un hymne national et au chant de leur dévouement à la France, et leur a dit, en leurs cours, au côté fidèle de leur patrie, les deux sentiments se fortifiant et s'exaltant l'un l'autre.

Le départ des Allemands expulsés

Paris, 17 Octobre.

Le départ des austro-allemands expulsés de Paris après révision de leur permis de séjour a continué ce matin. Un tiers de ces indésirables a manqué à l'appel au moment du départ des trains. Les noms et leurs adresses étant connus, il a été aussitôt procédé à leur arrestation et ils ont été écroués au Dépôt. Ils seront expédiés ce soir par d'autres trains spéciaux.

La réunion des Chambres

Les élections sénatoriales de Janvier retardées

Paris, 17 Octobre.

D'après le correspondant du *Figaro* à Bordeaux, il paraît certain qu'une réunion de la Chambre avant la fin de l'année courante sera nécessaire. Il ajoute que le nombre de séances sera limité. Quant à la session de janvier, elle s'ouvrirait à la date constitutionnelle, mais pour quelques jours seulement. La Chambre et le Sénat éliraient leur bureau et se sépareraient le 15 octobre.

Il est question de proroger la date des élections du tiers du Sénat renouvelable en janvier.

LA FIN HEROIQUE D'UN COLONEL

Il meurt debout devant son Régiment

Paris, 17 Octobre.

Un de nos confrères du soir raconte ainsi la mort d'un colonel :

A 500 mètres de la ligne ennemie, le colonel d'infanterie ouvre un pli qui contient un officier vient de lui remettre. Il s'était avancé seul pour mieux voir les abords de la position que le régiment allait enlever. Ses officiers, penchés sur la carte, sont à trente pas en arrière. Le sous-officier attend, immobile, à la distance réglementaire.

Soudain, d'une lointaine batterie allemande, arrive un obus qui, dans un roulement de tonnerre, atteint le colonel. Il est blessé à la tête. Le sous-officier qui apporte le pli, et un officier, le saisissent par les bras et le soutiennent. La blessure est grave. Un éclat de plomb a frappé la cuisse, déchaîné les chairs, rompu les muscles ; la balle s'est remplie de sang.

Un frisson d'émoi est passé sur le front du régiment, aligné à cent mètres de là, sur une pente gazonnée. Le colonel était le chef pour ses hommes, ils l'adoraient. L'anxiété étreint le cœur des officiers, qui s'emparent autour du vaillant soldat. Tout à coup, les officiers se précipitent sur le colonel et disent : « Messieurs, je vous en prie, éloignez-vous ; non, pas ici... ne me soutenez pas ; non, pas devant mon régiment ! Chacun a compris et chacun obéit. »

Autour du blessé, le cercle respectueux s'élargit et le colonel, malgré la souffrance, faisant un effort surhumain pour se tenir droit sur sa jambe brisée, marche lentement vers son régiment. Il achève de lire l'ordre qui vient de lui être transmis. La batterie allemande tire toujours. Un nouvel obus gronde, éclate à trente pas du groupe... et un éclat de mitraille emporte la tête du colonel.

Le colonel est mort. Il est mort debout devant son régiment.

L'Allemagne et la Paix

Un ballon d'essai du "Vorwaerts"

Paris, 17 Octobre.

Le « *Temps* » signale que l'organe du parti socialiste allemand, le « *Vorwaerts* », a publié une note qui mérite de retenir l'attention. De même que la chancellerie allemande avait chargé le député socialiste au Reichstag, M. Sudekum, d'une mission auprès des socialistes italiens, afin de les entraîner dans la guerre contre la France, de même on met à contribution le « *Vorwaerts* » dans l'espoir qu'il réussira à ébranler l'unité de la France, et que les canons de Guillaume II ne réussissent pas à enlancer.

Voici ce qu'écrivit le moniteur officiel du socialisme allemand :

On doit admirer honnêtement ce que nos troupes accomplissent à bas sur les champs de bataille, mais il faut aussi admirer les forces de leurs adversaires, qui, malgré le déploiement formidable de nos drapeaux, tiennent toujours et menent la lutte jusqu'au bout. Ici, nous avons toujours mis en garde contre toute tendance à mépriser les forces de nos adversaires, et nous avons insisté sur l'importance de la constitution en France d'un gouvernement dans lequel, au premier chef, nous les partis et toutes les opinions du pays nous avons immédiatement constaté que cette façon d'agir devait faire grandir la force de résistance du peuple français. Ce n'était plus une guerre de gouvernement, mais une guerre nationale, une guerre à outrance.

Le sort définitif de la grande bataille en France n'est pas encore décidé, mais tout de même, tout ce que nous avons vu jusqu'ici, nous donne l'espoir que tôt ou tard nous sortirons vainqueurs de cette lutte sanglante. Nous nous devons nous attendre à ce que l'adversaire ne cèdera que pas à pas, et qu'il préparera une nouvelle et tenace résistance à un autre endroit, et qu'enfin nous pourrions le vaincre, mais pas le maîtriser, ainsi cette victoire deviendra le point de départ de nouvelles et fatigantes luttes, d'autant plus difficiles que l'hiver approche.

Un vague espoir se dessine que de la terrible lutte sortira chez les Français le désir de la paix. Il est bien entendu pour les autorités responsables, que les troupes qui combattent pour nous sur les champs de bataille, que l'Allemagne ne saurait conclure qu'une paix honorable. Mais une paix honorable pour l'Allemagne ne doit pas être une paix déshonorante pour la France, si la

France manifeste réellement sa volonté de se délivrer de la Russie et de faire cesser la lutte contre l'Allemagne. Les Français ne nous ont pas les champs de France à bien préparé le terrain.

Si l'on parvient, et bien des choses militent en faveur de cette supposition, à finir cette bataille de masses par une victoire, la France sera bien obligée de reconnaître que, militairement, elle n'est pas l'Allemagne qui, même si l'Angleterre et la Russie se trouvent à ses côtés, elle est bien en état de défendre son pays avec honneur jusqu'à la dernière extrémité, mais qu'elle peut à peine espérer mettre les Allemands hors de ses frontières s'il ne survient pas quelque chose d'extraordinaire et d'incalculable. Cela doit produire chez nos adversaires un état d'optisme favorable à l'entente, à l'accord, et ce serait la récompense la plus précieuse pour ces braves qui, depuis quatre semaines, dans le vent, dans la tempête, au milieu d'une grêle de mitraille, soutiennent le combat.

En somme, le *Vorwaerts* veut nous persuader de ne pas forcer l'Allemagne à de plus grands sacrifices pour nous imposer sa domination. Nos soldats se chargeront de lui ôter toute illusion sur ce beau succès qui serait la récompense la plus précieuse pour les braves Allemands qui soutiennent le combat au milieu d'une grêle de mitraille, dans le vent et la tempête.

Nos adversaires ne parviendront pas, par ruse et hypocrisie, à nous faire connaître les conséquences, contre lesquelles les forces de nos armes se montent de plus en plus impuissantes à les protéger.

Boulogne capitale du Nord

Les réfugiés et les hommes mobilisables. Extraordinaire animation. — Ce que disent les Belges. — Au pied de la colonne.

Paris, 17 Octobre.

Une correspondance de Boulogne-sur-Mer donne des détails intéressants sur la physionomie actuelle de cette ville, où se trouvent concentrés en ce moment des troupes et les réfugiés des départements encore occupés par l'ennemi.

Boulogne présente depuis plusieurs jours une animation extraordinaire. Un grand nombre d'habitants des villes et pays occupés ou attaqués par l'ennemi, sont venus s'y réfugier. L'autorité a été obligée, par la sage précaution de faire évacuer, par les hommes mobilisables ou valides, les communes menacées.

On ignore pas que les Allemands, lorsqu'ils arrivent maintenant dans une ville, ils y font prisonniers tous les hommes qu'ils jugent en état de porter un fusil. C'est un attentat de plus au droit des gens, les civils, en temps de guerre, ne devant pas être inquiétés. A Amiens, les Allemands ont enmené ainsi près de 1.200 hommes. Dans certains endroits, ils vont jusqu'à saisir les enfants et les vieillards.

C'est l'application brutale et poussée aux extrêmes du diction : « Autant de pris à l'ennemi. Les barbares s'imaginez ainsi nous priver de réserves, ne devant pas être inquiétés. A Amiens, les Allemands ont enmené ainsi près de 1.200 hommes. Dans certains endroits, ils vont jusqu'à saisir les enfants et les vieillards.

C'est l'application brutale et poussée aux extrêmes du diction : « Autant de pris à l'ennemi. Les barbares s'imaginez ainsi nous priver de réserves, ne devant pas être inquiétés. A Amiens, les Allemands ont enmené ainsi près de 1.200 hommes. Dans certains endroits, ils vont jusqu'à saisir les enfants et les vieillards.

Les élections sénatoriales de Janvier retardées

Paris, 17 Octobre.

D'après le correspondant du *Figaro* à Bordeaux, il paraît certain qu'une réunion de la Chambre avant la fin de l'année courante sera nécessaire. Il ajoute que le nombre de séances sera limité. Quant à la session de janvier, elle s'ouvrirait à la date constitutionnelle, mais pour quelques jours seulement. La Chambre et le Sénat éliraient leur bureau et se sépareraient le 15 octobre.

Il est question de proroger la date des élections du tiers du Sénat renouvelable en janvier.

LA FIN HEROIQUE D'UN COLONEL

Il meurt debout devant son Régiment

Paris, 17 Octobre.

Un de nos confrères du soir raconte ainsi la mort d'un colonel :

A 500 mètres de la ligne ennemie, le colonel d'infanterie ouvre un pli qui contient un officier vient de lui remettre. Il s'était avancé seul pour mieux voir les abords de la position que le régiment allait enlever. Ses officiers, penchés sur la carte, sont à trente pas en arrière. Le sous-officier attend, immobile, à la distance réglementaire.

Soudain, d'une lointaine batterie allemande, arrive un obus qui, dans un roulement de tonnerre, atteint le colonel. Il est blessé à la tête. Le sous-officier qui apporte le pli, et un officier, le saisissent par les bras et le soutiennent. La blessure est grave. Un éclat de plomb a frappé la cuisse, déchaîné les chairs, rompu les muscles ; la balle s'est remplie de sang.

Un frisson d'émoi est passé sur le front du régiment, aligné à cent mètres de là, sur une pente gazonnée. Le colonel était le chef pour ses hommes, ils l'adoraient. L'anxiété étreint le cœur des officiers, qui s'emparent autour du vaillant soldat. Tout à coup, les officiers se précipitent sur le colonel et disent : « Messieurs, je vous en prie, éloignez-vous ; non, pas ici... ne me soutenez pas ; non, pas devant mon régiment ! Chacun a compris et chacun obéit. »

Autour du blessé, le cercle respectueux s'élargit et le colonel, malgré la souffrance, faisant un effort surhumain pour se tenir droit sur sa jambe brisée, marche lentement vers son régiment. Il achève de lire l'ordre qui vient de lui être transmis. La batterie allemande tire toujours. Un nouvel obus gronde, éclate à trente pas du groupe... et un éclat de mitraille emporte la tête du colonel.

Le colonel est mort. Il est mort debout devant son régiment.

L'Allemagne et la Paix

Un ballon d'essai du "Vorwaerts"

Paris, 17 Octobre.

Le « *Temps* » signale que l'organe du parti socialiste allemand, le « *Vorwaerts* », a publié une note qui mérite de retenir l'attention. De même que la chancellerie allemande avait chargé le député socialiste au Reichstag, M. Sudekum, d'une mission auprès des socialistes italiens, afin de les entraîner dans la guerre contre la France, de même on met à contribution le « *Vorwaerts* » dans l'espoir qu'il réussira à ébranler l'unité de la France, et que les canons de Guillaume II ne réussissent pas à enlancer.

Voici ce qu'écrivit le moniteur officiel du socialisme allemand :

On doit admirer honnêtement ce que nos troupes accomplissent à bas sur les champs de bataille, mais il faut aussi admirer les forces de leurs adversaires, qui, malgré le déploiement formidable de nos drapeaux, tiennent toujours et menent la lutte jusqu'au bout. Ici, nous avons toujours mis en garde contre toute tendance à mépriser les forces de nos adversaires, et nous avons insisté sur l'importance de la constitution en France d'un gouvernement dans lequel, au premier chef, nous les partis et toutes les opinions du pays nous avons immédiatement constaté que cette façon d'agir devait faire grandir la force de résistance du peuple français. Ce n'était plus une guerre de gouvernement, mais une guerre nationale, une guerre à outrance.

Le sort définitif de la grande bataille en France n'est pas encore décidé, mais tout de même, tout ce que nous avons vu jusqu'ici, nous donne l'espoir que tôt ou tard nous sortirons vainqueurs de cette lutte sanglante. Nous nous devons nous attendre à ce que l'adversaire ne cèdera que pas à pas, et qu'il préparera une nouvelle et tenace résistance à un autre endroit, et qu'enfin nous pourrions le vaincre, mais pas le maîtriser, ainsi cette victoire deviendra le point de départ de nouvelles et fatigantes luttes, d'autant plus difficiles que l'hiver approche.

Un vague espoir se dessine que de la terrible lutte sortira chez les Français le désir de la paix. Il est bien entendu pour les autorités responsables, que les troupes qui combattent pour nous sur les champs de bataille, que l'Allemagne ne saurait conclure qu'une paix honorable. Mais une paix honorable pour l'Allemagne ne doit pas être une paix déshonorante pour la France, si la

Le choléra en Autriche

Rome, 17 Octobre.

On mande de Pétri, à la frontière autrichienne, au *Giornale d'Italia*, qu'en présence du développement de l'épidémie de choléra en Autriche-Hongrie, le gouvernement autrichien prend des mesures rigoureuses pour la limiter.

La Mort de M. di San Giuliano

M. SALANDRA PREND LE PORTEFEUILLE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Rome, 17 Octobre.

Le Conseil des ministres a décidé de confier provisoirement à M. Salandra le portefeuille des Affaires Étrangères.

Conformément à la décision qui a été prise hier, par le Conseil des ministres, un décret royal vient d'être publié ordonnant que les fonctions de ministre des Affaires Étrangères soient confiées à M. di San Giuliano.

À 10 heures 20, le roi s'est rendu à la Consulta où il a visité la dépouille mortelle et a présenté ses condoléances aux filles et aux parents du marquis di San Giuliano.

Rome, 17 Octobre.

Les personnalités politiques et de la haute société ont été admises aujourd'hui à visiter le corps du marquis di San Giuliano. La foule a défilé ensuite dans la chapelle funéraire. Le corps sera mis en bière ce soir.

Les funérailles solennelles auront lieu demain matin.

La cérémonie aura lieu à l'église Sainte-Marie-des-Anges.

À l'issue du service, le cercueil sera transporté à la gare pour être dirigé sur Catane.

Bordeaux, 17 Octobre.

M. Delassé, ministre des

